

ANONYME

*Les Rêveries du toxicomane solitaire*



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2024

## AVANT-PROPOS

C'EST un texte épuisant que je présente ici, parce qu'il m'épuise en épuisant ma propre expérience. Je ne fais pas qu'une révélation publique, je me révèle à moi-même en levant tout ou partie du terrible voile qui nous protège complaisamment de nous-mêmes. Mais point de pudeur là où le salut est répudié. C'est un homme nu que je veux décrire.

Nu comme un ver, abandonné des dieux, voué aux gémonies, grinçant des dents sur son fumier, cherchant un lambeau de vérité pour s'en parer aux yeux du monde. Cependant en frontispice à cet essai je voudrais inscrire l'adage latin : *testis unus, testis nullus*. Si valeur il y a, elle n'existe que dans l'atypisme de mon témoignage, et se borne à cet atypisme que j'essaye de décrire avec précision. Il est rare que l'héroïne puisse mener à tenir un tel discours. C'est pourquoi il s'agit là d'une aberration, d'une monstruosité dans la monstruosité, d'un cas clinique paradoxal. Je ne parle qu'en mon nom. L'expérience intérieure ne se duplique pas et chacun reste toujours seul avec ses démons familiers. Il n'y a ni salut, ni potion magique pour se sauver.

LA REPRÉSENTATION commence. Un vieux film que je projette au fond de ma boîte crânienne. Comme ces cinémas itinérants d'avant-guerre où la pellicule tressautait. Il fait nuit. Au plafond les étoiles s'allument l'une après l'autre...

Voyages aux extrêmes de la mémoire. Descentes dans les cryptes du souvenir. Processions vers le cœur même d'un grand caveau où se décomposent et se recomposent les images d'un passé illusoire. Des repères fuyants, souvenirs obscurs d'une vie antérieure, sous la Régence, sous le Directoire... Un parfum mauve, des pas hésitants sur la neige, les branches noires d'un arbre battu par le vent rouge, des fenêtres closes, un sourire sans visage. Le rapide passage des siècles dans le tournoiement des secondes, des festivités nocturnes dans des jardins où jouent d'invisibles septuors. Le rire poignard des femmes, Cythère vers quoi nous faisons voile. L'ineffable beauté de la goutte de poison qui perle à l'extrémité de l'aiguille et glisse comme une larme de joie. L'exaltante finesse de la seringue à insuline. Le piston pressé avec recueillement.

Ces gestes scrupuleux par lesquels toujours le miracle recommence. Cette mort radieuse, injection de tous les paradis, recomposée avec une si gourmande exactitude.

Dès lors je compris à quoi servait d'exister et je n'existais que pour l'héroïne. Je me donnais à elle sous toutes les coutures. J'étais à l'abri du monde et, sur le pas de ma grotte chimique, je pouvais examiner ce monde dans son ensemble, le disséquer. Je veillais pour l'éternité, souverain, dans un sépulcre secret et confortable. J'avais trouvé la solution pour toujours. Il n'y avait plus rien au-dessus de moi et j'étais au tréfonds, blotti contre l'absolu, défait mais intouchable. Quelle éclatante victoire, une fois admis que le prix à payer était celui de mon sang.

Je ne réclamai plus rien. Toutes les libertés avaient été emportées. J'étais à la fin d'un vieux monde et d'un mauvais rêve : quelque chose d'atrocément neuf pouvait commencer. J'étais sur le pont, prêt à cingler vers l'au-delà. L'héroïne allait faire de moi un héros.

Je fus un toxicomane appliqué. Tout de suite, je considérai comme un rare privilège de prendre de l'héroïne. Cette joie, jamais je ne l'ai bradée. Tout du rituel et du plaisir conserva son aspect lustral. Rien de peccamineux dans

mon intoxication. Ce fut la grande affaire de ma vie. J'avais rencontré ma Béatrice. Je dois à l'héroïne mes plus grandes jouissances en ce monde. Magnanime, équanime, toujours aimable et prête à me soutenir, incomparable servante et miraculeuse maîtresse.

Elle peut être la lumière de ce monde. Quand tant d'yeux se ferment autour de moi, elle a su ouvrir les miens pour toujours.

Elle m'a appris l'art de vivre et de mourir, l'art d'écrire et de rêver ; qu'eus-je à payer en échange ? Je ne me souviens pas de m'être départi pour elle de la moindre parcelle d'âme ou de cœur. Elle a soigné mon corps malade, guéri mes crises d'hystérie, elle m'a donné les clefs pour sortir de l'alcoolisme. Elle m'a remis au monde et m'a fait rentrer dans la société de mes semblables. Grâce à elle l'hiver ne m'a jamais vu grippé et, lorsqu'il m'a fallu survivre sans un sou, elle a adouci les crampes d'estomac dont la faim me torturait. De ma mélancolie naturelle, elle a fait un jardin anglais. Enfin, elle a su neutraliser puis résorber mes nombreuses crises de névralgie faciale.

J'ai médité sur l'attitude de cette fée paradoxale qui me donnait tout et ne me demandait rien. Le bien-être est un principe inédit en ce monde. Si les hommes sont encore

en enfance, c'est une enfance bien souffreteuse, et je récuse sa débilité. Je puis jouir tout à ma guise, mais encore subtilement. La sensation d'être comme un dieu déplaît à ceux qui n'aiment qu'à peupler les cieux pour ne pas avoir à compter avec ce qui nous advient ici-bas. J'ai voulu connaître le prix de la liberté, j'ai voulu connaître le prix d'un instant. Mon royaume a été de ce monde. L'héroïne me fit le plus pauvre et le plus riche. Je me couronnais moi-même et tout fut dit.

Cette histoire vraie s'inscrivit, flamboyante, dans mon temps personnel et c'est tout naturellement qu'elle y fit sa place. Ce fut un âge d'or au creux des ténèbres extérieures. Je vécus à l'abri de tout sauveteur importun. Je fus à moi seul une blanche nation en joie. Je connus les fastes majuscules et, longtemps, je me suis couché de bonheur. Je vécus l'espace de nombreuses saisons, plus longues et plus intenses que les saisons des hommes. Et je m'empiffrai de ma propre divinité.

## II

CE FUT tout de suite une expérience mystique. J'ai joué ma vie en solitaire. Jamais je n'entrai dans le ghetto des consommateurs de la chose. Ce cloaque relationnel, je n'en prenais connaissance qu'à travers les articles à scandale des journaux. La distance me séparant de ce pandémonium était de l'œnologue au pochard. Par l'aristocratie des veines, je sus trouver un farouche moyen de me scruter corps et âme. J'ai agi en conséquence, et j'ai focalisé mon attention sur ces altérations de conscience dont le mystère me séduisait. J'entendis le fracas d'antiques batailles. Des voix inouïes parlaient un langage incendiaire.

Qu'une injection d'un alcaloïde du pavot suffise à remettre en cause les fondements de la réalité triviale, voilà qui déjà me portait à préjuger très haut des capacités de l'héroïne. Là se trouvait l'escarboucle qui rutilait sur le front de Lucifer, le troisième œil, l'œil pinéal, atrophié sous la forme glandulaire de l'hypophyse. L'hypophyse qui gère les neurotransmetteurs par le biais de l'hypothalamus. Ces neurotransmetteurs que perturbe la prise répétée d'héroïne, laquelle

se substitue aux peptides-amines et leurre les serrures neuronales. Je possédais un passe cellulaire. J'étais un malfrat du cerveau.

Les toutes premières fois, ce fut un festolement presque insoutenable. Aussitôt l'aiguille retirée, le garrot défait, la paix ravissante qui m'envahissait, montant des mollets, me jetait dans une stratosphère de délices. L'instant d'avant, je me trouvais encore sur le pas de tir. Puis tout soudain, le catapultage en orbite, le front parmi les cieux, flottant dans la paume du cosmos. Lunaire, ayant rejoint le macrocosme, je m'étoilais, intersidéral et sidéré. Il n'y avait plus ce misérable supplice des secondes cliquetantes, ces piécettes sans valeur qu'on jette dans le gouffre des heures. Le temps ne valait plus. J'étais le créateur de toutes formes, l'alpha d'un alphabet sans oméga. Je m'étirais dans une aube perpétuelle, sur les falaises du devenir, dans un bleu riche de tous les possibles. La paix planait tel un aigle blanc gigantesque.

Ces incursions par-delà l'horizon chimérique dénouaient toutes contradictions mentales, lavaient tendrement les plaies de l'esprit et le préparaient pour de plus profondes expériences. Préludant parmi l'harmonie des sphères, j'étais encore dans l'enfance de la

toxicomanie. Observant un autre monde, j'allais bientôt y plonger, muer et muter. Car je ne balançais plus quant au degré de mon engagement dans cette si étrange affaire. En haine de mon époque, je cherchais un point de vue radicalement autre, aussi éloigné que possible. Trop n'étant encore que pas assez. Sur le véhicule de mon corps, j'avais le regard froid du chirurgien. J'étais prêt à payer le prix fort pour sortir de cet épiderme aliéné.

Je cherchais l'issue intérieure. Les cas de déjà-vu se multipliaient. J'avais vécu au début du XVII<sup>e</sup> siècle, en 1810 en Angleterre, en 1920 à Berlin, ou encore vers 1890 en Île-de-France. Ces vies antérieures m'obsédèrent. Quelques lectures choisies mirent le comble à ces phénomènes. Toujours ressurgissait un grand parc avec une fraîche pelouse sous les arbres centenaires et, au fond, de rians châteaux aux multiples architectures. Je prenais du laudanum dans une redingote à jabot. Je suçais des bonbons à l'opium dans un boudoir. J'étais à cheval, sur un sentier de campagne, à l'air diaphane, aux couleurs éclatantes, à l'atmosphère printanière. Tout cela vivait au fond de ma conscience, dans une obscurité propice, préservant ces images troublantes sans les défraîchir, y adjoignant même une pâle odeur

de frangipane, dans un pavillon de chasse à l'abandon.

Avec l'héroïne, j'allais remonter le cours du temps, inverser le flux des siècles, j'allais y voir clair dans ce dédale de la plus profonde mémoire. Il n'existait pas un seul temps linéaire et définitif, mais des juxtapositions où se mêlaient les siècles, des visages et des êtres multiples dans un kaléidoscope de périodes historiques éloignées les unes des autres, avec pour seul continuum mon code génétique apparaissant au gré des matérialisations humaines, en tel lieu et en tel état, ou tel autre et tel autre encore.

Ainsi, je décidai de replonger dans le feuillet de mes incarnations successives et par là même je choisis de me vouer intégralement à l'héroïne, pour une durée indéterminée, jusqu'à ce que le charme s'émousse, jusqu'à ce que le miracle chimique perde sa puissante vertu remémorante.

## III

S'INTOXIQUER, c'est passer avec armes et bagages dans l'espace d'une autre vérité. Le souci constant des besoins chimiques du corps crée un emploi du temps exigeant. Il faut sans cesse fournir du carburant à la machine. La nécessité de pourvoir à la prochaine piqûre focalise toute l'attention. Pour obvier à ce malaise, il convient d'établir des réserves pour une semaine, voire un mois. Alors, on peut savourer quîètement tous les enchantements de la came, tandis qu'au loin, presque dans un mirage, passe la caravane de la vie commune, accablée sous l'œil sanglant de Dieu. Pur esprit, je règne sur ces déserts ignés. Extatiquement je flambe. Des flammèches voltigent au-dessus de l'aiguille comme la foudre attirée par le paratonnerre. Tempêtes solaires dans une seringue. Héroïne irradiante. Mutations biochimiques irréversibles. Cesser d'être un homme attaché au terreau touffu des ancêtres, à la suite des générations. Couper court. Passer au vestiaire définitif.

Je fais de moins en moins de choses. Puis le jour vient où je ne fais plus rien, car pour moi il n'y a jamais rien eu à faire. Seulement se